



RECUEIL DES EXERCICES LED

LECTURE, ÉCRITURE, DÉBAT

Du 22 mars 2021 au 27 mars 2021

LED #1 : Fernando Pessoa - Les poèmes païens



Soulimane Bouamar - 24 ans

Fernando Pessoa. Voilà un nom que j'entends pour la première fois. La littérature portugaise est quelque chose qui m'était alors jusque-là tout à fait étrangère. Quelle belle coïncidence de la découvrir avec l'auteur qui est considéré comme l'un des plus importants écrivains portugais. Quoiqu'il en soit, sa vie durant, Fernando Pessoa ne rencontra jamais la célébrité. Bien que le lectorat de Pessoa fut limité de son vivant, sa réputation évolua après sa mort, et il est à présent considéré comme l'un des écrivains portugais les plus influents.

L'auteur est connu pour rédiger sous plusieurs noms de plume. Fut-cette période tumultueuse de l'histoire durant laquelle il a vécu qui aurait nourri son inspiration ? Le saura-t-on un jour ? En effet, l'auteur ne l'évoque quasiment jamais. À travers un style poétique cryptique, son travail porte sur la complexité de notre rapport au monde.

Un exemple flagrant serait "les poèmes païens" de la poésie philosophique ; mais philosophique est un ici un mot qu'il ne faut pas utiliser à la légère. "Philosophie" en voilà un mot chargé sémantiquement. Dans cette œuvre, il est aussi question en filigrane de l'éducation négative déjà abordée par Rousseau.

J'ai toujours pensé que tout le monde est philosophe à sa manière, car nous avons tous été influencés par les stimuli résultant de nos interactions sociales. Nous nous sommes forgés notre propre conception du monde. Ces conceptions sont tantôt appelées idéologies, tantôt philosophies.

À mon sens, philosopher, c'est une manière de vivre, une manière de voir les choses. Mais cela ne veut pas dire forcément que ce que nous avons acquis est juste, et en aucun cas incontestable !

Affirmer c'est dogmatiser ! Réfuter, Se questionner, Remettre en cause c'est philosopher. C'est se forger son propre mode de pensée.



Kamal Ettaamari - 24 ans

Ce qui m'a attiré chez Fernando Pessoa, c'est son dévouement à la poésie, jusqu'au point de créer plusieurs personnages, qu'il appelle les hétéronymes, pour écrire plus. Chaque personne de ses hétéronymes avait sa propre personnalité, genre, style, nom et aussi langue, où il écrivait en portugais, anglais et aussi français. Il était une multi-menace comme poète, écrivain, critique littéraire, traducteur, éditeur et philosophe.

Dans cet extrait des *Poèmes Païens*, Pessoa nous encourage à ouvrir non seulement nos yeux mais aussi nos esprits. De ne pas voir les choses d'une manière superficielle. Aussi de ne pas adopter une philosophie, des idées qui peuvent changer d'avis et nous guider. Il y a aussi le côté curiosité. Pourquoi on veut ouvrir la fenêtre, si on n'est pas intéressé par ce qui est derrière.

Pessoa a aussi comparé la fenêtre fermée à une cave, sombre, vide, avec rien dedans. Il faut sortir de cette cave, voir le monde.

Personnellement, je pense qu'il faut avoir un équilibre entre suivre une philosophie et voir les choses comme elles sont. Car, lorsqu'on pose beaucoup de questions, on doute de tout, on rend les choses simples à des idées, et on les critique, on perd sa beauté, sa valeur, son existence.



Benzekhran Abdelouadoud - 22 ans

Analyser des poèmes est devenu l'une de mes passions une fois que j'ai découvert les merveilles des figures de style et de l'utilisation artistique de la langue. Des émotions lourdes et des messages puissants peuvent être transmis en utilisant moins de mots que ce qui est habituellement requis dans un autre registre littéraire. De plus, extraire le sens d'un poème est toujours un bon travail de réflexion et d'exercice de l'esprit, et cet extrait de *Poèmes Païens* écrit par Fernando Pessoa ne fait pas exception.

Ce court poème était le premier exercice de ce nouveau sous-programme (LED) qui a été proposé après l'enfermement soudain de l'UM6P. Quand j'ai montré le poème à une de mes amies, elle l'a immédiatement reconnu et m'a recommandé l'un de ses livres. Elle a également été surprise que je ne le connaisse pas avant, et je pense qu'elle a tout le droit de l'être. Fernando Pessoa est l'un des écrivains et penseurs les plus influents du XXe siècle. C'est un penseur complexe qui maîtrise l'art des mots. Chaque poème, aussi court soit-il, ressemble à un voyage ; et chaque voyage est caractérisé par un thème spécifique.

Dans cet extrait de *Poèmes Païens*, il explique comment la «philosophie» nous empêche de voir le monde tel qu'il est. Comment le dogme quelle que soit sa nature (religion, idéologie, philosophie...etc.) déforme la réalité et limite notre compréhension du monde en dehors de ses filtres. Le fait que le dogme rend notre vision et notre interprétation du monde plus subjective nous divise encore plus, nous les humains. C'est ce qui gonfle la tension et élargit le fossé entre «nous» et «eux». Une fois que nous nous livrons à un dogme, nous glorifions toujours notre vision et la soutenons même en ce qui concerne ses points faibles.

Si je devais parler de ma propre expérience, je dirais que penser en dehors du dogme auquel j'étais enchaîné était l'un des chemins les plus difficiles que j'ai empruntés et les résultats les plus difficiles que j'ai obtenus. Cela est vrai parce que nos croyances et notre «philosophie» sont une graine qui a été plantée depuis notre jeune âge. Avec cette image en tête, on peut dire qu'elle est profondément enracinée et donc trop difficile à éliminer. Cependant, une fois que ces mauvais arbres sont arrachés, vous obtenez un espace libre dans notre champ où nous pouvons planter de bonnes graines. Et c'est de la même manière que les mauvaises herbes empêchent les nouvelles bonnes graines de fleurir, les mauvaises pensées et les dogmes empêchent les pensées plus logiques, plus objectives, et plus saines de s'épanouir.

Je ne veux pas m'attarder sur ce sujet qui m'intéresse beaucoup. Les gens me disent que je parle beaucoup de philosophie comme si c'était une mauvaise habitude. Le fait que les gens consacrent moins de temps à se découvrir et à construire leur propre style de vie me rend triste pour eux. Je trouve qu'ils ignorent l'influence de nos idées sur notre expérience avec le monde. Ils se trouvent souvent derrière des buts et des objectifs bêtes (l'argent, le paradis, l'utopie...) qui empêchent parfois leur épanouissement en tant qu'humain. Je conclus en disant que je pense que c'est un excellent choix si nous considérons cette période comme une occasion de réfléchir à notre vie et de réévaluer ce que nous faisons.



Adéomi Souleymane - 23 ans

Ce poème est ici signé de Fernando Pessoa. Cependant, il serait possible de le trouver signé d'Alberto Caeiro ou de Ricardo Reis. Aucune de ces versions n'est fautive. Fernando Pessoa, est l'auteur non seulement de ce poème, mais également des autres auteurs. Depuis petit, à la manière d'un comédien, Fernando Pessoa crée des personnages, leur donnant une personnalité, une plume, et leur insuffle la vie en les interprétant lui-même. On ne sait exactement combien d'hétéronymes il aura eu, mais ce sera suffisamment pour qu'il puisse représenter une littérature portugaise à lui seul. Il mène une vie ponctuée d'éléments tragiques, de la mort de son père, son frère, sa demi-sœur, la première guerre mondiale, et la naissance des différents régimes totalitaires. C'est sans doute dans cela qu'il puisera matière pour ses écrits.

Concernant ce poème particulièrement, issu du recueil des Poèmes Païens, écrits par ses hétéronymes Alberto Caeiro, figure du Poète, et Ricardo Reis, figure intellectuelle, il s'inclut dans un retour à la nature en opposition avec les principes de l'Église catholique. D'où le nom païen, par ailleurs.

À première lecture, je n'ai pas réagi à ce texte en tant que tel, mais avec le contexte dans lequel on nous l'a donné à lire. C'est-à-dire dans le contexte d'un reconfinement. Et ça m'a fatiguée. Depuis un an, on a axé nos vies sur ce virus, consciemment ou non. Je me disais que ça ne pouvait pas être si difficile d'éviter d'enfoncer des portes ouvertes dès qu'un événement en corrélation directe avec le covid pointait le bout de son nez. Je sais que je suis à fleur de peau mais ne soyons pas de mauvaise foi, parler de fenêtre, d'ouverture et de fermeture dans le cadre d'un confinement ça n'est pas anodin.

Passé ce stade, parce que je ne pouvais pas rester braquée sur ça toute ma vie, j'ai pu me braquer sur autre chose. *Il faut aussi n'avoir aucune philosophie. | Quand il y a philosophie, il n'y a pas d'arbres : il y a des idées, sans plus.* Je trouve le poème entier très essentialiste, et je peine à voir tout ce qui a été soulevé pendant le débat. Même en remplaçant philosophie par dogmes ou idéologie, et même en replaçant l'auteur dans son contexte historique et ses possibles motivations. Je comprends que dans le cadre des nationalismes grandissants de l'époque, ce texte puisse nous exhorter à prendre du recul au maximum, de se sortir des systèmes de pensée afin d'essayer de voir objectivement le monde qui nous entoure. Mais il ne s'agit pas d'un discours politique, ou d'un essai mais d'une œuvre artistique, en tout cas c'est comme ça que je perçois le format poétique. J'estime qu'une œuvre artistique n'a pas fondamentalement besoin de s'inscrire dans un contexte en premier lieu. Une œuvre d'art, c'est une rencontre entre un regardeur et une forme, qu'elle soit littéraire ou plastique. Et une œuvre parle différemment à tout un chacun. Bien sûr que l'auteur et le contexte dans lequel elle a été réalisée nous donne une clef de lecture différente, cependant elle est vouée à vivre indépendamment de ceux-ci. Et indépendamment de ceux-ci, ces deux vers, et par extension ce poème me semble moralisateur. Il appelle à l'objectivité, comme si celle-ci serait la forme la plus pure de l'observation, du regard. Soit. Personne ne peut se dérober à la subjectivité, personne ne peut se sortir des systèmes par lesquels elle est passée, mais on peut essayer, en connaissance de cause, de s'en détacher au maximum. Cependant l'objectivité est-elle si souhaitable ? Nous sommes sujets, et non objets.



Riham Seffar - 28 ans

Dans le cadre du programme LED, notre premier texte à traiter a été un poème de Fernando Pessoa. Un écrivain et poète portugais, né en 1888 à Lisbonne, ville où il meurt des suites de son alcoolisme en 1935. Il est considéré parmi les plus grands poètes portugais du XXe siècle. Ce qui a été remarquable dans sa carrière c'est qu'il n'a pratiquement jamais publié sous son nom mais sous des « hétéronymes » qu'il a inventés.

Quant au poème, objet de notre débat, il porte comme titre « *Il ne suffit pas d'ouvrir la fenêtre* ». Il a été signé sous le nom d'Alberto Caeiro, personnage fictif de Pessoa. Ce personnage incarne la sagesse païenne et se dit intéressé par la simplicité des choses telles qu'elles sont. Il bâtit une œuvre philosophique qui prêche l'abandon de toute philosophie, qui privilégie la conscience à la théorie, et invite à l'indifférence.

En effet, l'un des vers du poème dit « *Il faut aussi n'avoir aucune philosophie* ». Toutefois, la philosophie dans ce contexte peut être comprise comme étant un dogme ou un filtre à travers lequel nous percevons une réalité déformée. Dans ce cas, il faut, à mon sens, prendre du recul sur toutes les idées reçues et ne pas se laisser manipuler par certaines idéologies qui peuvent masquer la vérité. Il n'y a pas une seule manière de voir les choses et chacun son interprétation.

Ce poème m'a fait penser au tableau de René Magritte. Un tableau montrant une pipe avec une notice en dessous mentionnant « *Ceci n'est pas une pipe* ». Nous l'avions étudié en primaire, je pense, et le message derrière cette œuvre m'avait beaucoup intriguée et marquée à tel point que je m'en rappelle encore. Il est vrai que sur le tableau, on voyait une pipe, mais ce n'était qu'une représentation car on ne pouvait ni toucher ni utiliser cette pipe.

Et comme dit le poète : « *Il n'est pas suffisant de ne pas être aveugle ; Pour voir les arbres et les fleurs* ». Cela signifie pour moi que certaines choses ne sont pas perceptibles par l'œil nu et qu'au-delà de l'image il y a aussi les sentiments. Parfois, ça peut nous arriver d'être entourés de personnes qui ont l'air sympathiques mais au fond de nous, notre instinct nous dit de nous en méfier. Antoine de Saint-Exupéry, en a fait aussi allusion dans *Le Petit Prince* « *On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux* ».



Chloé PrévotEAU - 22 ans

Si j'avais déjà entendu ce nom quelque part, Fernando Pessoa n'était pour moi que ça, un nom. Probablement un artiste connu, peut-être un politicien. Un personnage historique, oui, mais c'est tout. Puis nous avons reçu ce poème, *Poèmes Paiens*. Un poète donc, soit, je n'ai jamais été très inspirée par la poésie. Je l'ai lu, 4 ou 5 fois je crois car tout n'est vraiment pas clair malgré son petit nombre de vers, j'en ai retenu qu'il parlait de fenêtre, et je suis passée à autre chose. Puis, aujourd'hui il faut écrire, alors je me prête à l'exercice. *LED - Lire, Écrire, Débattre*. Étape 1, check. Étape 3, check (qui sait, peut-être va-t-on parler ici de non-conformisme). Étape 2, allons-y.

C'est ironique ma foi, de nous faire écrire sur des fenêtres qui s'ouvrent alors que la majorité des étudiants de l'université sont, encore une fois, contraints de ne vivre qu'à travers ce qu'ils voient par leur fenêtre. Mais la pandémie prend déjà trop de place dans notre vie en ce moment, laissons-là de côté pour cette fois.

Pessoa est un personnage que je trouve fascinant maintenant que j'ai pris le temps de me renseigner. Je découvre que « Pessoa » veut dire « personne », et que lui, au lieu de n'être personne, est devenu une multitude. Bien au-delà de personnages fictifs, ce sont comme de vrais êtres vivants qui sont sortis de son esprit. Chacun avec un nom, un métier, une histoire, une vie... et une plume. Pas des protagonistes de ses histoires, mais bien les auteurs eux-mêmes. Une multitude d'hétéronymes qui ont fait de son œuvre la leur, et qui lui ont permis de créer comme peu d'autres l'ont fait. En anglais, en portugais, en français, écrivant à une époque que l'on qualifie souvent de « crise du je / du sujet », de crises identitaires avec les premiers pas en dehors de la religion omniprésente en Europe, les écrits de Pessoa ont fait de lui, après sa mort malheureusement, l'icône de son pays.

À travers ce poème, c'est toute une critique de la société et de ses dogmes que Pessoa propose ici. La philosophie, comme Ben nous en a donné un très juste exemple tiré des pensées hindoues, c'est ici comme un filtre coloré sur des lunettes de vue. Ce filtre représente toutes les idées, les aprioris, les pensées, le cadre simplement, que la société dans laquelle nous vivons a décidé pour nous, depuis des siècles. Il nous empêche, selon Pessoa, de voir la réalité. Ou au moins, de l'imaginer autrement. Et même quand nous pourrions en prendre conscience, ce filtre est trop fort, il est ancré en nous, et il nous est impossible de nous en débarrasser pleinement.

Mais gardons espoir, essayons de penser que c'est possible, qu'arriverait-il alors ? Quelle force, quel impact peut avoir une minorité de personnes qui pensent, qui voient en l'occurrence, de façon divergente ? Voir ce qui pourrait être ici considéré comme une vérité, mais être seul à la voir, c'est être fou aux yeux du monde. Affirmer que l'on voit différemment, c'est prendre le risque d'être rejeté, ou d'en arriver vivre caché car notre différence n'est pas admise par ceux qu'elle effraie.

*« Il n'y a que chacun de nous, à la manière d'une cave.
Il n'y a qu'une fenêtre fermée, avec le monde entier au-dehors »*

Sans en prendre conscience, c'est sûrement ce que nous sommes.

En cave, en cage.



Kaltoum NAIM - 25 ans

Les poèmes païens ou les poèmes d'Alberto Caeiro et de Ricardo Reis sont au cœur de l'œuvre de Fernando Pessoa. Ces deux hétéronymes incarnent l'idéal d'une vie authentiquement "païenne", accordée au réel, refusant le mysticisme.

Fernando Pessoa est un écrivain, critique, polémiste et poète portugais trilingue. Il est considéré comme le plus grand écrivain portugais depuis Camões. Il a eu une enfance assez difficile. Orphelin à l'âge de cinq ans suite à la mort de son père, un an après, il perd son petit frère. Portant le deuil de son père et frère, il rejoint sa mère et son nouvel époux à Durban en Afrique du Sud où il passera son adolescence. À l'âge de dix-sept ans, il rentre à Lisbonne où il demeure jusqu'à sa mort à l'âge de quarante-sept ans.

L'écrivain, Fernando Pessoa, a commencé l'écriture depuis un jeune âge. Incompris de son entourage, il a inventé plusieurs personnages à travers lesquels il s'exprimait sur son vivant. En conséquence, il devient l'auteur national du Portugal ainsi qu'une fierté nationale.

Dans cet extrait, je pense que le poète Fernando Pessoa nous dirige vers l'adoption d'une nouvelle démarche qui consiste à avoir plusieurs philosophies. En d'autres termes, ce qu'on voit autour de nous, ce n'est que le produit de ce qu'on a comme idées. Souvent, on ne cherche pas à comprendre les choses, à les remettre en question, à creuser plus profondément, mais seulement à appliquer nos dogmes et à tirer des conclusions à la hâte.

En revanche, l'idéal c'est d'avoir plusieurs sources de dogmes, de philosophies de vie et d'idées. Plus on est ouvert d'esprit et on s'intéresse à plusieurs hypothèses et explications, plus on sera capable de mieux comprendre certaines choses. Se contenter d'avoir un seul dogme nous prive d'aller au-delà de ce qu'on voit et nous met sur une fausse piste.



Inssaf El Handouli - 23 ans

La philosophie aurait pu mourir avant Platon, avec Pythagore lorsqu'il a dit « *philosophos* » qui ne veut pas dire l'amour de la sagesse mais plutôt la sagesse des Dieux, pour expliquer que si nous voulons devenir philosophes, nous n'atteindrons jamais la sagesse des Dieux, et que donc c'est voué à l'échec.

Il est très commun d'associer la philosophie directement à la spiritualité, qui peut être définie comme une pratique qui amène le sujet à opérer sur lui-même des transformations qui lui donnent accès à «la vérité». Tandis que les expériences, les pratiques spirituelles, les exercices ne relèvent pas de la connaissance, mais sont plutôt les balises que l'on acquiert sur le difficile chemin de « la vérité » en guise de repères.

La philosophie est une manière de vivre avant d'être une doctrine, et ainsi ouvre la voie de « la vérité ». C'est une recherche de vérité plutôt qu'une expérience de transformation. La vérité dans cette perspective, n'est donc pas affaire de savoirs purs ou de contenus qu'il faut apprendre, mais plutôt affaire de transposition des expériences de vie sur l'idéologie et vice versa. La philosophie est donc un rapport de correspondance entre les pensées et les actions.

En somme, pour accéder à la vérité, on possède deux raccourcis, le premier étant une forme de révélation, et le deuxième est la philosophie, comme un moyen d'accès à «la divinité ». Mais quel rapport existe-t-il entre la religion et la philosophie ?

Le sacré étant le domaine de l'intelligible, de l'impalpable et de tout ce qui appartient à l'interdit, l'inviolable, qui requiert un respect absolu. La philosophie pour sa part n'est qu'un questionnement sur le monde, la vie, la mort... Mais parfois la philosophie se présente comme l'ennemie de la religion, aussi étrange que cela puisse paraître, certains philosophes ont considéré que la religion était pour la masse et que la philosophie était consacrée aux élites (Spinoza, Schopenhauer) à travers les vertus théologiques tant que la philosophie ne contenait que des caractères de l'élévation de l'homme.

Dans ce sens, Spinoza n'a jamais nié l'existence de Dieu. Dieu est tout ce qui existe et ne peut pas être au-delà de l'existant, et par conséquent ne poursuit aucune finalité, de sorte que la nature elle-même ne poursuit aucune finalité. Cette forme d'unicité et cette dimension de réflexion qui paraissait gênante au 17ème siècle initié par Spinoza, se présentait comme une forme d'hérésie qui avait dérangé les dogmatiques qui brandissent les finalités en faisant peur aux gens, alors que Spinoza ne niait point l'existence de dieu mais plutôt incitait à cet amour du troisième genre qu'est la béatitude ou l'amour intellectuel de dieu, en partant du fait que la philosophie est cet espace qui répond au lien entre croire et savoir, car la croyance sans connaissance et rationalité est cécité, et enfin parce que la foi se manifeste en ce doute qui est en soi un exercice de croyance en Dieu.



Amina Saadi - 33 ans

Un poème mène à un poète. Un poète mène à un parcours, une particularité, une vision. Aujourd'hui j'ai rencontré Fernando Pessoa. L'un des plus célèbres poètes portugais. On parle de lui comme d'un monument. C'est une star nationale qui fait la fierté de sa nation. De son vivant pourtant, il était solitaire, discret, timide, modeste.

« *Les poètes n'ont pas de biographie. C'est leur œuvre qui est leur biographie* », a dit le poète mexicain Octavio Paz au sujet de son confrère portugais Fernando Pessoa. Ce dernier déclarait lui-même dans un poème : « *Si, après ma mort, vous voulez écrire ma biographie, rien de plus simple. Elle n'a que deux dates – celle de ma venue au monde et celle de ma mort.* »

Occupant un poste de simple employé de bureau, il n'a pas beaucoup publié de son vivant. Mais il était très prolifique. C'est ainsi que des milliers de feuillets qu'il conservait dans une malle ont été publiés après sa mort. Sa vie a ensuite fasciné et affolé artistes, biographes et cinéastes.

Ce qui est particulier est sa multiplicité. Pour cela, il s'est créé non des pseudonymes, mais des hétéronymes, des personnages avec leur vie, leur style, leur caractère. C'est l'un d'entre eux, Bernardo Soares, qui signera son œuvre la plus célèbre : 'Le livre de l'intranquilité'.

Se multiplier, ne pas se définir, pour mieux comprendre la complexité de la vie.

« *tout sentir, de toutes les manières ; [...] penser avec ses émotions et sentir avec sa pensée* ».

N'être au final que l'intelligence de tout.

Dans ce poème, il nous invite à n'avoir aucune philosophie. Aucun filtre qui guide notre expérience du monde. Qu'est-ce que voir ? Qu'est-ce que comprendre ? Qui croire ? Nos pensées, nos expériences, nos rêves, notre entourage, nos paroles ?

Pessoa m'a d'abord fait penser à la théorie des aveugles et de l'éléphant.

Tous aveugles de naissance, on leur demande de décrire ce gigantesque animal. Chacun décrit ce qu'il a au bout de la main : une trompe, un flanc, une queue, une patte.

Ils n'ont pas la même vérité mais selon leur perception et leurs limites, ils ont tous raison. Et leurs vérités additionnées donnent place à une vérité commune qui les dépasse.

Puis je me suis rappelée de cet auteur contemporain et chanteur français.

Daniel Théron, plus connu sous Jack Alain Léger, qui a publié sous les noms de Melmoth, Dashielle Hedayath, Eve Saint-Roch et enfin Paul Smail.

Une œuvre littéraire inclassable, une vie qui finit par un suicide, mais une expérience complète de son passage sur terre. En se désintégrant et se détachant de toute étiquette, on se rapproche le plus de notre véritable essence.

Pessoa. Personne. Tout le monde.

'*Tout m'intéresse, rien ne me retient*'.

LED #2 : Women in the Wind : Morocco's rural teachers



Laila Ait Hamza - 23 ans

Le documentaire “*Women in the Wind : Morocco's rural teachers*” va à la rencontre de trois professeurs à l'école primaire dans des milieux ruraux au Maroc. Ces femmes font face au vent de l'isolation, de la solitude, du harcèlement, et des épreuves physiques, pour le bien de l'éducation nationale. Mais est-ce que ces sacrifices sont suffisants pour améliorer l'état de l'éducation dans ces zones exclues du Maroc ?

Par mauvais choix d'orientation, par coïncidence ou par passion, elles se sont retrouvées dans des villages dont rares sont ceux qui en connaîtront les noms. Le documentaire illustre la beauté des paysages dans ces villages, le silence de ses nuits mêlé aux aboiements de chien. Une image qui enchanterait les touristes et passagers, mais qui fait l'indifférence, ou peut-être même remonte des sentiments de peur et d'isolation chez ces femmes. Mais pourquoi ?

Tout simplement, les conditions de vie basiques n'y existent pas. Malheureusement, non seulement pour ces professeurs mais pour toute la population qui y vit. Pas d'eau, pas de toilettes, pas d'espace de vie, pas de transport, pas de sécurité, pas de support émotionnel. Ils sont au bas de la pyramide de Maslow. L'éducation reste un imaginaire dans ces conditions. La faute à qui ? À quoi ? Mais aussi, qui paie le coût de ces pots cassés ?

La situation d'un pays est celle de ses enseignants. L'image est très claire.



Meryem Rajoum - 25 ans

Cet épisode du documentaire hebdomadaire Al Jazeera World, diffusé tous les mardis sur la chaîne télévisée qatarie Al Jazeera et disponible sur leur site web aljazeera.com, dévoile la situation précaire dans laquelle vivent des institutrices marocaines dans trois différentes zones du milieu rural du Royaume Marocain.

Maryame, Salma et Bouchra, toutes issues du milieu urbain se sont vues affectées, après avoir réussi le concours de l'enseignement et fini leur formation, à des zones reculées du royaume afin d'exercer leur profession. Leur mission est d'assurer un enseignement de qualité aux élèves de primaires aux fins fonds des campagnes.

À Oulad Ali, à Zghira ou encore à Lakhyayta, ces jeunes femmes ont laissé derrière elles leurs familles, leurs villes, leurs vies,.. et se sont aventurées dans un monde inconnu qui regorge de risques et d'embûches.

Les conditions défavorables dans lesquelles elles devaient rejoindre leurs écoles respectives étaient inattendues, se lever aux aurores et faire plusieurs kilomètres à pied, l'absence de moyen de transport ou emprunter le transport de fortune pour les plus chanceuses, l'état lamentable des routes, le manque d'infrastructures et d'équipements, l'absence des biens de première nécessité, l'insécurité et le risque de harcèlement...

Leur seule alliée est leur volonté. D'une part, pour accomplir leur vocation, d'autre part, pour aider une population qui subit en silence. Car si personne ne se sacrifie, on n'atteindra jamais cette priorité gouvernementale liée à l'éducation : assurer l'accès à l'éducation d'une manière équitable !

Mais jusqu'à quand ces femmes devront-elles se sacrifier ? Et jusqu'où ?

Les conditions lamentables de vie ne sont pas leurs seuls défis, elles sont isolées et n'ont plus de vie proprement dit, elles sont séparées de leurs familles, qu'elles soient célibataires ou mariées, avec ou sans enfants... Mais elles sont obligées de s'adapter pour survivre.

Ne serait-il pas judicieux d'affecter des enseignants, hommes, de préférence issus de la même région pour enseigner dans ces villages, notamment pour éviter les barrières de la langue qui peuvent aussi constituer une barrière à l'enseignement dans certaines régions du Maroc ?

Existe-il d'autres solutions ? Si oui, pourquoi ne sont-elles pas encore appliquées ?



Soulimane Bouamar - 24 ans

Dès que j'ai vu les premières images du documentaire - *Women in the Wind : Morocco's rural teachers* - produit par Azlarabe Alaoui Lamharzi, je commençais déjà à compatir avec ces enseignantes. Rien que l'imagerie de la désolation nocturne arrive à me mettre vraiment mal à l'aise. Le silence de la nuit, le bruit des grillons, l'image des gares dans la nuit, m'ont toujours troublé. Alors je ne peux que trembler à la simple pensée de ce qu'ont pu endurer ces femmes dans les contrées les plus lointaines et les plus isolées du Maroc.

Meryem, Salma... sont toutes, si j'ose dire, des surhommes, car elles exercent un job qui, en plus d'être difficile, les poussent à s'adapter à des conditions très défavorables pour l'enseignement.

Je pense que le bois de la flamme qu'il y a dans ces héroïnes, c'est l'appel du devoir ; de la lourde mais indispensable mission de former les générations futures, et ce, peu importe où elles vivent.

Il est vrai que nous vivons un moment assez particulier de l'histoire, et que certains d'entre nous sont confinés, et que c'est lourd pour le moral, mais ce n'est rien comparé à ce que font ces femmes.

Comme dans ce refrain dans l'une de mes chansons préférées dans *Another day in paradise* de Phil Collins : *réfléchis bien, c'est un autre jour pour toi et moi au paradis !*



Inssaf Elhandoli - 23 ans

Le documentaire d'aujourd'hui, qui s'inscrit dans le cadre du programme LED, porte sur l'histoire de Salma, Bouchra et Maryam, trois femmes marocaines, institutrices, qui se sont trouvées obligées de quitter leurs villes et leurs familles pour aller enseigner dans des régions rurales. Ces femmes sont dans le même pétrin, mais chacune a choisi de vivre cette situation à sa manière.

La première maîtresse, Bouchra, maman de deux enfants, exprimait son ressenti face aux conditions difficiles dans lesquelles elle vivait en compagnie de ses deux enfants, en l'absence d'eau potable et d'assainissement, et avec des insectes qui piquent ses deux enfants. Salma de son côté, qui enseigne la langue arabe, parlait des regards que lui jetaient les villageois en raison de ses choix vestimentaires. Ces deux professeurs ont appris à s'adapter à cette nouvelle vie difficile chacune à sa manière, tout en exerçant leur métier.

Avant de passer à la troisième maîtresse j'aimerais parler du documentaire, partant de ma connaissance qui reste très modeste en cinématographie, le réalisateur de ce documentaire humaniste a transmis parfaitement la voix de ces femmes en situation précaire, mais plusieurs éléments manquaient, cela me pousse à me demander, est ce que cette situation ne concerne pas les hommes ? Et si des femmes adultes et majeures souffrent de cette situation, que pourraient dire ces enfants de sept ou six ans qui subissent les mêmes conditions déplorables sans alternative ni marge de choix ?

Je comprends que le documentaire ait été dédié à ces institutrices, mais qu'en est-il de ces élèves ? Ne sont-ils pas négligés, marginalisés et conditionnés par un destin social n'offrant qu'une insignifiante marge d'ascension sociale ? N'aurait-il pas été plus intéressant de traiter le sujet en mettant en lumière cette problématique sociale ?

D'autre part, la troisième institutrice était la lueur d'espoir et l'incarnation de la persévérance et la persistance peu importe les conditions dans lesquelles on peut se retrouver. Maryam avait choisi d'agir, elle a essayé de retourner la situation à son profit, en prenant des initiatives audacieuses. Au lieu de se plaindre du décrochage scolaire, elle a décidé de construire des toilettes répondant ainsi à la détresse des parents qui, tout en n'ayant pas connu mieux, rêvent d'un avenir meilleur pour leurs enfants, un monde où les fondamentaux de la dignité sont assurés. Malheureusement oui, pour plusieurs d'entre nous les sanitaires sont d'une évidence quasi-naturelle, tandis que pour un nombre important de personnes, c'est un luxe inestimable, au même titre que l'eau courante. Maryam a supervisé le forage d'un puits pour faciliter l'accès à l'eau. Cette femme n'utilisait pas le pronom « Je » mais plutôt « Nous » car ses élèves faisaient déjà partie de sa nouvelle vie. Elle cherchait à changer les conditions contraignantes au lieu de changer pour s'adapter passivement à ces contraintes.

Ce documentaire reflète les différentes réactions que l'on peut produire face à des situations, mais nous rappelle ce qu'on oublie souvent : qu'on a toujours le choix. On a le choix de parler comme on a le choix de se taire, de rester et persévérer ou d'abandonner facilement, d'être humaniste ou égoïste, de rester passif face aux inégalités ou de participer activement à leur endiguement....



Adéomi Souleymane - 23 ans

Ce documentaire, produit par la chaîne de télévision Al Jazeera, présente la vie de trois femmes, Maryame, Bouchra et Salma – enseignantes dans le primaire. Elles travaillent toutes dans des villages très reculés du Maroc. Tout au long de ce reportage, elles expriment leurs doutes, leurs peurs et les difficultés auxquelles elles sont confrontées depuis qu'elles ont pris poste dans ces écoles, souvent à des centaines de kilomètres de leurs villes natales. Entre les problèmes d'accessibilité (enchaîner différents moyens de transports puis une longue marche à pied pour arriver à leur domicile ou leur école), le manque de logement (l'absence de logement de fonction et les logements précaires), l'isolement, le harcèlement, le manque de moyens dans les écoles et le manque d'intérêt des parents dans l'éducation de leurs enfants, ces femmes se démènent pour exercer leur profession.

Ces histoires de femmes qui, pour certaines au très jeune âge de 20 ans, sont envoyées en poste dans des endroits très reculés, sans avoir aucune forme de contrôle là-dessus, montrent de réels problèmes autour de l'éducation, mais surtout sur l'état de la ruralité ici au Maroc. En effet, on peut se poser la question « Pourquoi est-il nécessaire d'envoyer de jeunes enseignant.es dans les zones rurales ? » Pourquoi personne ne se porte volontaire pour aller enseigner dans ces villages ? En voyant le documentaire, on sait pourquoi : pas d'accès à l'eau courante, pas de possibilité de se procurer de l'eau potable, pas de chemin praticable, pas de connexions internet ou mobile, des problèmes de sécurité... Les raisons se bousculent aux portillons. Lorsque l'on voit ce documentaire, on s'émeut du destin de ces femmes, qui se voient lâchées aux milieux de ces conditions. Plusieurs fois, je me suis dit « *les pauvres c'est terrible, elles ne sont pas habituées à ça en plus* » ; « *c'est vraiment le camping ces conditions, c'est bien 2 jours mais sur le long terme c'est lassant* ». Quelque chose d'autre me dérangeait. Ces femmes ne sont pas habituées à ça, mais qu'en est-il de celles et ceux qui y sont habitué.es ? Qui comme elles n'ont pas eu le choix, mais qui sont né.es dedans ? Personne ne devrait être habitué à ces conditions.

Les campagnes et les zones rurales sont, dans tous les pays, dans toutes les régions du monde, les grandes laissées-pour-compte du développement. Et par conséquent, toutes les personnes qui y habitent, que ce soit par choix ou non. Que ce soit parce qu'il manque d'eau potable ou d'internet, pour lequel on peut probablement s'accorder en disant que l'un est définitivement plus important que l'autre, c'est un manque d'égalité. Ne pas offrir à tous ces habitants le même accès à des services essentiels ou basiques, c'est injuste, irresponsable, indigne. En parcourant Marrakech rapidement, j'ai vu quantité de résidences en construction, de travaux faits dans les rues. De même à Essaouira, où beaucoup sont par ailleurs dédiés au tourisme, alors que beaucoup d'infrastructures de qualité leurs sont déjà dédiées. Je ne prétends pas connaître les politiques publiques marocaines en matière de développement des infrastructures et services, et je ne m'étalerais donc pas dessus, mais il est clair qu'au niveau des entreprises privées, majoritairement axées sur le profit économique, l'accent n'est pas mis sur les zones rurales. Si rien n'est fait, rien ne peut en sortir.

Je me demande ce que je peux faire à mon échelle, que ce soit en France ou ici au Maroc, en tant que touriste étranger. Politiques culturelles, tourisme et développement des territoires sont souvent mêlés, on le voit avec des initiatives telles que les Capitales Européennes de la Culture, un programme qui vise à aider au développement culturel d'une ville, à la condition que celui-ci soit en accord avec des critères qui mettent le développement territorial au cœur du projet. Si les changements ne viennent pas des politiques publiques ou des entreprises privées, c'est alors par le biais associatif que nous pouvons faire évoluer les choses, pousser les autorités à investir dans ces espaces en montrant leur plein potentiel.



Chloé PrévotEAU - 22 ans

Dans les capsules vidéo tournées par Amina pour la promotion de MAHIR, Riham dit une chose qui m'a marquée. Elle dit qu'à travers MAHIR, elle fait face à la réalité de son pays. Cette phrase m'est restée en tête car je la trouve extrêmement forte, parlante, et d'une énorme sincérité de sa part.

À bien moindre échelle, je crois que ce documentaire, *Women in the wind*, m'a aidée dans la découverte de la réalité de son pays à moi aussi. Ici à MAHIR, quand on est dans le cadre de l'UM6P, on est dans une bulle. On s'est déjà fait la réflexion avec d'autres participants. Personne dans la vraie vie, n'a une navette qui l'attend en bas de chez lui toutes les demi-heures, un espace de travail comme le nôtre, les repas servis matin midi et soir. Une bulle.

Et puis il y a tout le travail qu'on fait avec MAHIR, mais en dehors. Avec les jeunes de Connect Institute, de DAR MOMKIN ou de ACT School Youssoufia. On sort de cette bulle, on est avec les jeunes, à leur écoute, on essaie de les accompagner du mieux qu'on peut à travers cette réalité à laquelle ils font face tous les jours. On les aide à faire entendre leur voix dans un monde qui préfère souvent les ignorer. Je n'ai pas eu le temps d'en discuter avec Riham encore, mais j'imagine que c'est d'eux qu'elle parle, de ces rencontres magiques et bouleversantes. Et dans *Women in the wind*, ça en est là aussi. D'un autre type certes, mais j'aime considérer ces instants comme des rencontres.

Al Jazeera, et spécialement cette série *World*, se veut la voix de ceux qu'on garde muets dans les endroits les plus ignorés du monde. Ils se font les portes paroles de ceux qu'on oublie d'écouter. Et ici de ces femmes marocaines, professeurs des écoles dans les campagnes lointaines.

Des femmes d'une force incroyable, qui chaque jour se lèvent avec la volonté d'apporter quelque chose aux enfants. Alors même qu'elles vivent dans des conditions qui, disons-le, sont mauvaises, elles restent, elles s'adaptent, elles tentent d'apporter des solutions. *It's important to co-exist peacefully, to make sacrifice*. Qu'elles aient tout juste une vingtaine d'années ou qu'elles soient mariées et mère de deux enfants, ce travail devient le centre de leur vie, et surtout en détermine les contours. Là où elles vivent, soit dans des zones reculées sans aucun service, mais aussi les conditions dans lesquelles elles vivent, loin de leurs proches et de leurs habitudes, dans des espaces trop petits ou sans les commodités qui sont pourtant basiques comme une salle de bain. Alors qu'elles ont entre les mains le futur d'un pays, on oublie bien souvent de les considérer.

Elles seraient docteuses, ingénieures, ou scientifiques, elles vivraient sûrement en ville, avec un bon salaire, un logement de fonction disponible pour elles et non pas pour l'homme d'à côté qui fait le même travail qu'elles, et que sais-je encore. Mais non, elles sont institutrices. Elles apprennent seulement aux enfants à réfléchir, à lire, à compter, à comprendre, à vivre en groupe, à considérer autrui, ou ce genre de choses banales dont ils pourraient bien se passer.

Si seulement ils savaient...



Kaltoum Naim - 25 ans

Al Jazeera a publié le 10 Mars 2021 un documentaire, de près de cinquante minutes intitulé « Women in the Wind : Morocco's rural teachers » qui illustre les difficultés dont souffrent les enseignantes de l'école primaire dans les régions rurales du Maroc.

Trois enseignantes quittent la ville en allant vers l'inconnu. Loin de leurs origines, leurs familles et leurs amis. Répondant à l'appel du devoir. Elles se retrouvent face à des conditions désagréables de travail, pas d'électricité, pas d'eau potable et pas de toit pour se protéger. En dépit de ces mauvaises conditions, ces enseignantes ne perdent pas espoir et se débrouillent pour faire leur travail, un travail noble et digne de respect.

L'exercice de certains métiers dépend de plusieurs éléments indispensables à la réussite de cette tâche. Demander à un enseignant de faire son travail dans une classe qui risque de tomber à tout moment, une classe sombre et sale, sans les moindres fournitures scolaires nécessaires, à des centaines de kilomètres de chez lui, est un vrai challenge !

Aujourd'hui on est tous conscients et convaincus de l'importance de l'éducation pour le développement de notre pays. Or, peu sont les initiatives et les démarches qui portent sur ce pilier primordial à un Maroc meilleur.

En effet, on ne manque pas de jeunes prêts à servir leur pays, mais on manque de responsables qui croient en cette jeunesse, qui leur donnent un coup de main, qui veillent à leur offrir les bonnes conditions de travail, qui sont capables de les orienter et de les former.

Baisser les yeux sur les conditions de travail de nos enseignants est un crime dont nous étions les victimes il y a quelques années et les seront nos enfants prochainement.

LED #3 : Why we still need to study the humanities in a STEM world

Valerie Strauss



Kamal Ettaamari - 24 ans

Why Humanities ? This question was asked 6 years ago, maybe way before, and was not given any importance and necessity, until today's circumstances.

In the era of big data and all that is science, technology, engineering and mathematics or STEM, adding a pandemic that strikes all nations, finding a job or keeping a job has never been so hard. Because now, working or studying, we do it from home. But, one can never handle all that stress, all that same routine at the same place over and over because, all they know, is doing the job, filling the data and writing reports. They don't know how to use their free time or make some time for themselves. The problem is they don't even know themselves to know what they want. It is like a robot who is doing one job for a long time until it gets tired and replaced with another robot.

That's when the humanities studies come for the rescue. But people think it's a waste of time, that they need to learn more on computers and AI then, to know how others feel, how I feel, how the world is feeling. Even parents encourage their children to avoid them. For example, my parents are telling me to study hard, if you want any book we can get it for you, but after a while, they are telling me, enough studying and go find a job, join the military, be a slave and follow what the others are doing. From that talk, I have decided to follow my own path, to find other alternatives, because classical education was not enough.

I started humanities studies two years ago, and this year, I have chosen to freeze everything I do and continue with it. I dedicated myself to myself and to be honest I wouldn't keep going if I didn't see the results.

I'm saying the word humanities and humanities studies, but what are they exactly ? Well, to me, it's as simple as picking a book, reading it, discussing it and writing about it or creating something from it. To travel, to see new things, to feel people and exchange love, knowledge and real teamwork.

So for the people who are not lucky enough to discover these humanities on their own, at least schools and universities need to adapt them and give them more importance as any other subject.



Abdelouadoud Benzekhran - 22 ans

Les sciences humaines sont-elles importantes ? Avons-nous vraiment besoin de nous spécialiser en sciences sociales et humaines dans un monde où la lumière n'est faite que sur les STEM (*science, technology, engineering and mathematics*) ? Puis-je obtenir un emploi rassurant avec un diplôme en sciences humaines ? J'entends très fréquemment ces questions et autres affirmations similaires qu'on considère aujourd'hui du bon sens. Valerie Strauss, une journaliste du Washington Post qui couvre des sujets liés à l'éducation, a fait un excellent travail en abordant ce sujet.

Quand j'étais au collège, j'avais la même idée et j'avais l'intention de me spécialiser en mathématiques. Heureusement, je n'ai pas été accepté dans l'école où j'avais postulé. J'ai décidé après de changer complètement d'orientation et de me spécialiser en littérature. Quand j'ai changé de camp, ma vision était devenue encore limitée. Mon travail de rêve était simplement de devenir enseignant. Cela me fait rire en ce moment quand je regarde en arrière. Le véritable changement s'est produit lorsque j'étais entré à l'université et que j'avais découvert un tout nouveau monde d'idées et de possibilités.

Dans ma troisième et dernière année à l'université, j'étais perdu entre une majeure en littérature ou en linguistique. Mais ma passion pour les sciences humaines, qui s'est développée au fur et à mesure que je lisais dans des domaines interdépendants tels que la sociologie, la psychologie, la philosophie, la théologie, m'a fait choisir cette dernière.

En lisant l'article « *Why humanities* », je me suis attardé sur les souvenirs de ma vie universitaire. Je me suis souvenu de toutes les nuits que j'ai passées à découvrir le monde qui m'entoure, le chemin que l'humanité et la civilisation ont traversé, les humains et moi-même. Il y a aussi tout un tas de compétences qui m'ont façonné et qui m'ont rendu tel que je suis aujourd'hui, et que je trouve assez utiles dans mon utilisation quotidienne. Des compétences que nous avons condamnées en les catégorisant comme "soft". Des compétences dont j'ai plus tard réalisé le rôle majeur.

Je suis ennuyé quand j'entends les gens faire la distinction entre les sciences humaines et les STEM. Comme si faire l'une empêchait de faire l'autre. L'idéal serait de marier les deux domaines qui existent déjà dans certaines universités où ils font des arts libéraux et des sciences sociales un cours à suivre quelle que soit la spécialité. C'est ce que je souhaite et c'est aussi l'une des choses que nous avons proposée dans le cadre de notre challenge NARSAD.



Kaltoum NAIM - 25 ans

“*Why we still need to study the humanities in a STEM world*”, le titre d’un article publié par le journal *The Washington Post*, paru le 18 Octobre 2017. Dans cet article, Valerie Strauss, diplômée en éducation, nous explique pourquoi on devrait toujours apprendre les sciences humaines, peu considérées à notre époque, mais si

importantes.

Une relecture de cet article après plus de deux ans de son apparition, en prenant en considération la crise sanitaire contre laquelle on lutte toujours, s’impose aujourd’hui, plus que jamais.

Les sciences humaines, la littérature, l’art, la philosophie et plein d’autres matières sont aujourd’hui indispensables à chaque individu pour pouvoir s’adapter, de plus en plus, avec les changements et les crises que nous connaissons, causés par le développement économique et social.

En cherchant la gloire, la force et la puissance, l’être humain a négligé d’apprendre l’histoire de ses ancêtres, la philosophie, l’art, les outils de communication en se focalisant sur les nouvelles technologies, les sciences physiques et naturelles. De ce fait, on se retrouve avec des gens doués en sciences et en technologie, non seulement incapables de mener une discussion correcte, mais incapables de réfléchir au-delà de leur spécialité.

En somme, il est primordial de penser à une alternative éducative qui offre un programme diversifié et riche en matière de sciences humaines. La crise sanitaire actuelle a validé l’importance des sciences humaines comparées aux sciences technologiques. De plus, on est dans le besoin d’avoir des êtres en bonne santé physique et morale, capables de réfléchir, de critiquer, de tout remettre en question s’il le faut et de réagir, différemment, sans compter sur la technologie et ses dérives.

LED #4 : Comment les jeunes vont «devenir le moteur de l'économie» - L'Obs



Kamal Ettaamari - 24 ans

Apparemment, nous, la génération Z, sommes le futur de l'économie. Les prochains porteurs d'emploi.

Mais de quel futur parle-t-on ?
De celui de 2030.
Et maintenant ?

C'est ce que cet article m'a inspiré. Je l'avais lu deux fois, je n'ai rien retenu, sauf à quel point la génération Z va influencer l'économie, l'augmentation des chiffres, le changement des types de contrat, la baisse du taux de chômage en 2030... Et cet écart de 9 ans avant 2030, comment et par quoi allons-nous le remplir ?

Il faut préparer cette génération. C'est cela ce que j'ai voulu lire dans cet article.

Je ne parle pas ici de nous donner la solution, ou bien les étapes à suivre, mais de nous donner les outils et faire bouger les choses. Parce que lorsque je lis que j'ai un rôle indispensable en 2030, je vais attendre jusqu'à 2030 pour découvrir de quel rôle il s'agirait !

Je pense que cette situation est liée à tout ce qui est développement technologique et Internet. Parce que notre génération est très influencée par ça. Pour faire une liaison avec un autre article, qui parle des "sciences humaines" ou "humanities", je vois qu'en 2030, on va perdre tout ce qui est humain, et le remplacer par la machine, les fibres optiques et la digitalisation.



Kaltoum NAIM - 25 ans

Le journal L'OBS vient de publier, le 10 Mars 2021, un article sur une étude internationale du cabinet Oxford Economics qui souligne le rôle indispensable de la « génération Z » pour le monde du travail et l'économie, avec un poids certain dès 2030. L'article donne en chiffres la marge de participation de la génération Z en économie dès 2030, et les moyens de participation.

Personne ne peut nier les mauvaises conséquences de la Covid-19 sur l'économie mondiale : taux de chômage élevé, perte d'emploi assez fréquente, pouvoir d'achat en chute, etc. Cela n'a pas empêché le Cabinet Oxford Economics de tirer des conclusions favorables sur le moyen et le long terme.

La crise a fait naître une créativité et une digitalisation des services, chose qui aura par la suite un changement radical au niveau des métiers et des services. Cela implique l'apparition de nouveaux métiers et la disparition d'autres. De plus, une digitalisation des services implique aussi une suppression des anciennes méthodes.

Finalement, je pense que malgré les graves conséquences de la pandémie sur l'économie, en plus que d'autres domaines, on peut toujours en tirer des leçons. Cette crise a révélé la créativité de plusieurs personnes, qui n'ont pas hésité à répondre aux besoins du marché par des offres originales. Ainsi, durant cette situation, de nouveaux projets et de nouvelles idées créatives ont vu le jour. Cela témoigne de l'adaptation de cette génération avec ces circonstances, et s'avère rassurant pour le futur.



Meryam Aithammou - 23 ans

Pour qu'un jeune soit le moteur de l'économie et du développement, il faut d'abord qu'il intègre le domaine professionnel. Or, cette insertion n'est pas automatique. Elle dépend de plusieurs facteurs.

Comment les jeunes vont « devenir le moteur de l'économie » est un article publié, le Mercredi 10 mars 2021 dans le magazine d'actualité hebdomadaire français L'Obs. Il discute d'une étude internationale réalisée par le cabinet Oxford Economics qui rassure sur le rôle indispensable que jouera la génération Z dans le monde du travail et de l'économie dès 2030. Une étude rassurante basée sur les critères et compétences que cette génération a ou va acquérir. Compétences numériques d'abord, plus d'agilité, plus de créativité et plus de curiosité.

Mais qu'est ce qui fait que cette génération suscite à la base des discussions et débats ?

Les sociologues distinguent plusieurs générations (Baby-boomers, Génération X, Y, Z...). Sans s'attarder sur les différentes classifications des tranches d'âge incluses dans chaque catégorie. Retenons que pour Carol Allain, conférencier et formateur canadien, la « zapping generation » inclut tous ceux nés entre 1995 et 2010.

En écoutant ses vidéos, je peux confirmer l'élément de rapidité qui est devenu un accompagnateur (voulu ?) de cette génération. Les appréciations qui se faisaient avant à long terme s'inscrivent aujourd'hui dans le court termisme.

La génération Z vit dans une succession de faits. D'évènements. D'apprentissage. Des sentiments mitigés par ailleurs. Une succession diversifiée. Succession qui nécessite une réelle concentration. A moins d'être submergée par le tout. Ou même faire face à des troubles d'anxiété.

Je rajouterai aux quatre compétences l'assiduité et l'engagement. Envers soi-même et envers toute autre préoccupation utile.

Plus de curiosité, d'agilité, de créativité, maîtrise du numérique et engagement sont une formule pour que la jeunesse ait la possibilité de contribuer au développement du pays en s'insérant dans le monde professionnel. Comment améliorer ces compétences ? Toujours ce conseil de M. Balafrej qui revient : par la lecture !



Adéomi Souleymane - 23 ans

Cet article, paru dans L'Obs, porte sur une étude du Oxford Economics, commandée par l'entreprise Snapchat, sur le rôle de la « génération Z » dans l'économie pour les années à venir.

L'étude me déplaît fortement, de par ses quémandeurs et la question à laquelle elle répond implicitement. Effectivement Snapchat est une entreprise très lucrative qui s'adresse à cette gen Z, et qui tire donc ses profits de ces personnes. Le but de cette étude n'est donc pas de rassurer cette génération qui se sent aujourd'hui sacrifiée des suites de la crise du covid, comme semble le prétendre l'article dans le dernier paragraphe – « Oxford Economics se veut rassurant » – mais bien de rassurer les entreprises qui tirent profit de cette génération sur le fait qu'elle sera toujours économiquement exploitable, tant par sa force de travail que par sa capacité à consommer. Avec 3,2 milliards de dollars de revenus prévus en 2030, c'est un marché très intéressant à exploiter. Bien plus que les 460 milliards actuels.

Tout le long de l'article, les humains derrière cette « génération Z » sont réduits au rang de ressources, au même titre que pourraient l'être des ordinateurs ou des appareils agricoles. J'ai d'ailleurs fait l'exercice de remplacer « génération Z » par l'un ou l'autre de ces outils durant le texte, et ça fonctionne somme toute très bien. Soit. Admettons qu'il est difficile de pouvoir parler du rôle économique d'une population autrement que de cette façon. Pourquoi une telle étude, maintenant ? A l'heure où beaucoup de personnes de cette génération sont actuellement en détresse, aussi bien psychologique qu'économique, des causes d'un système qui s'est montré et se montre inadéquat à protéger les humains au bénéfice du capital, qui les a placées dans cette position de détresse, on décide de leur exposer que « *Ne vous inquiétez pas, vous allez mal, mais notre système ira bien, et vous pourrez vous aussi huiler ses rouages.* ». Je ne vois pas l'intérêt de cette étude sur le plan humain. J'ai bien compris l'intérêt pour des entreprises telles que Snapchat. Mais pour nous, qu'est-ce qu'on en fait de ces informations ?

Personnellement, je ne veux pas qu'en 2030, ces paramètres soient étudiés pour définir l'état du monde, d'un groupe de personne ou quoique ce soit. La perspective que l'économie occupe encore la place centrale dans nos préoccupations me désespère. Ça ne présage pas un changement dans nos sociétés, que j'estime pourtant essentiel. Mais j'avoue que je ne sais pas quelle étude j'attends. C'est fantasmé mais j'aurais espéré que, suite aux compétences décrites dans le troisième paragraphe, on exprime plutôt que tout ça nous permettra de changer le monde dans lequel on vit. Par exemple, il est dit qu'on apportera beaucoup aux entreprises parce qu'« elles tendent à mieux absorber l'information pour réagir face aux nouveaux défis ». Mais grâce à cela c'est bien plus que nous pourrions apporter. C'est une réaction directe face au dérèglement climatique, aux injustices sociales, à un système dépassé par son propre fonctionnement.

J'imagine qu'au fond, si je n'arrive pas à accrocher à cet article et cette étude et à y voir ne serait-ce qu'une once d'espoir, c'est probablement parce que tout cela s'ancre dans un système que je rejette profondément. Dans cette obsession de l'argent, au-delà de nos besoins et au détriment des autres. Je ne souhaite pas qu'il soit toujours en place en 2030, mais je sais aussi qu'il est trop ambitieux d'en espérer la fin d'ici là. C'est normal que cette étude s'ancre dans cette réalité, et quand bien même il serait possible d'envisager autrement cette enquête, je ne pense pas que les personnes à l'origine de celle-ci soient pour un changement radical de nos sociétés et notre système.

LED #5 : Extrait de La vie de Galilée - Bertolt Brecht



Benzekhran Abdelouadoud - 22 ans

À la mi-décembre, j'ai reçu un texte de Mamoun me demandant si je pouvais trouver une version PDF de «*La vie de Galilée*» en français. Je n'ai peut-être pas réussi à le trouver, mais j'ai aimé le message que j'ai trouvé dans des courtes descriptions et aussi dans quelques parties que j'ai lues en anglais.

Quand «*La vie de Galilée*» a été proposée pour être jouée à MAHIR, j'étais excité à l'idée que nous devions l'adapter en Darija. J'ai appris plus tard qu'elle sera maintenue en français, ce que j'ai considéré comme défi, non seulement parce que ce sera en français, mais aussi parce qu'il s'agit d'un classique. Le théâtre classique a plein de règles à respecter et il n'est pas facile à maîtriser.

J'ai reporté à plusieurs reprises la rédaction de ma réflexion pour de nombreuses raisons, mais je dois avouer que la plus importante était la paresse. L'extrait choisi aborde le point qui m'a attiré la première fois quand j'ai lu le texte de la pièce. Je le résumerais en le pouvoir que les religions et les idéologies exercent sur la science. Nous avons vu comment la science et la civilisation se sont épanouies alors qu'elles ont été libérées de la religion. Cependant, tous les pays et toutes les civilisations n'ont pas été déchaînés. Certains d'entre eux, en particulier dans les pays en voie de développement, souffrent encore de la propagande, de la censure, et de l'ignorance ; les pires ennemis du développement.

J'aimerais passer directement à l'idée qui m'est venue à l'esprit sans analyser ni résumer ce qui est mentionné dans le texte. Tout le monde connaît l'histoire de Galilée et la répéter ici serait, à mon avis, inutile. Je voudrais simplement citer des exemples similaires que nous pouvons identifier à notre époque. Les gens qui ont choisi de ne pas accepter les preuves et la science simplement parce qu'elles contredisent leurs croyances, ou de rejeter des faits et des théories scientifiques bien établies sans même essayer de les comprendre. Je cite la théorie de l'évolution, la terre sphérique, le big bang ... etc. Bien que cela m'irrite un peu, je peux dire que j'ai confiance en l'avenir. Je dis cela parce que je suis conscient de la dissolution et de la régression du concept de Dieu en raison du progrès scientifique.

C'est triste de ne pas savoir comment d'autres participants ont interprété la pièce. Il n'y avait que peu de participants que je n'ai pas pu écouter en raison de ma mauvaise connexion qui a cessé de fonctionner quelques instants avant le débat. Bien sûr, je vais m'amuser à demander leurs avis individuellement plus tard et tirer des réponses et des réflexions de ces conversations.

Espérons que le débat donnera naissance à une nouvelle réflexion et à un nouveau texte.



Adéomi Souleymane - 23 ans

Je ne présenterais pas la Vie de Galilée de Bertolt Brecht, et c'est inutile de présenter un édifice tel celui-ci. Je commençais à m'être lassée de lire cette pièce au lieu de l'interpréter. Si l'on remonte un peu en arrière, nous avons étudié ce texte depuis les environs de la mi-janvier. Nous l'avons lu, individuellement. Personnellement, je l'ai lu une dizaine de fois, faute de ne pas avoir le texte intégral à ma portée. Nous l'avons lu en groupe. Nous l'avons lu avec Amal Ayouch, avec toute la promotion, en plein préparatifs de NABNI. Cette scène, la cellule M'Ssrah a eu maintes fois l'opportunité d'en discuter, d'en interpréter les messages, d'en débattre les ressorts, avec Hélène puis avec Amal Ayouch. Parce que cette scène est une des scènes les plus symboliques de la tragédie qu'est la vie de Galilée.

Contre toute attente, j'étais encore ravie de la lire, mais je n'avais plus l'envie d'en discuter, autrement que dans le contexte théâtral. Le peu de mise en scène que nous avons, à cette période, réussi à mettre en place avec Amal Ayouch avait pour moi précipité la compréhension de la scène, de tout ce qu'elle signifie implicitement. Galilée, au début de cette scène, est encore gai, avide de faire part de ses recherches au monde entier. Il reste imbu de sa personne, fier de pouvoir montrer sa supériorité à deux pauvres secrétaires posés là, à l'image des scènes précédentes où il se montre tantôt condescendant avec madame Sarti, tantôt égoïste et borné. Malgré la peste, malgré une première humiliation ; dans notre scène 2, où ses collègues de l'université dénigrent son travail pour se ranger du côté de la doxa ; il reste fidèle à son travail, assuré que s'il continue ses recherches, il pourra convaincre tout un chacun. Et dans cette scène 4, il tombe, par conséquent, de très haut. Petit à petit, l'étau se resserre sur lui, sous la forme de deux figures de l'autorité catholique.

Les cardinaux Bellarmin et Barberini ont eux aussi un caractère qu'ils n'ont pas envié à Galilée. Fourbes, malins, couverts d'un voile d'hypocrisie en premier lieu, puis ouvertement mauvais, incapables d'un peu d'ouverture d'esprit et de remise en question. « *Marchons avec notre temps, Barberini ! Si des cartes célestes qui s'appuient sur une hypothèse nouvelle facilitent la navigation de nos marins, qu'ils les utilisent ! Ne nous déplaisent que les théories qui démentent l'Écriture.* » Le reste de la scène est contenu dans cette phrase, tout est couru d'avance. On connaît leur but, et on sait dès lors qu'ils vont dénigrer la théorie de Galilée, et Galilée avec. Tout se joue à présent sur la manière dont ils vont parvenir à ce stade. Ils traînent. La scène devient étouffante, pesante. Plus Galilée parle, plus il se condamne. « *Je suis un fils convaincu de l'église...* » Et c'est clos. Il fait un hors-jeu, il a joué sur le terrain de ses adversaires, celui de la religion.

Tout au long de la scène, Galilée se transforme. Il perd en orgueil à chaque phrase prononcée par les cardinaux, se retrouvant à chaque fois un peu plus à leur merci. C'est douloureux à lire, douloureux à voir. J'éprouve de la peine, de la compassion en voyant ça.

Pendant cette scène, je jouais le rôle d'un des secrétaires. Celui qui accourt pour répéter ce que déclare le cardinal Bellarmin à la fin. Et c'est marrant, car, tout comme je me sentais vraiment mal quand Ben, le Philosophe, et Mariam, le Mathématicien me riait au nez dans la scène 2, lorsque Galilée vient pour juger de la manière dont les secrétaires jouent aux échecs, je me sentais rabaissée. À qui ça n'est pas arrivé, de se faire apprendre la vie par une personne lambda à qui l'on n'a rien demandé ? Sur des choses futiles qui plus est. Tout ça pour appuyer un sentiment de supériorité. Galilée avait définitivement besoin de cette infusion d'ego, avant de pouvoir encaisser ce qu'il allait encaisser. Fallait-il que ce soit aux dépens des autres ?

Cette pièce est belle dans la manière dont chaque personnage présent sur scène interprète une vraie personne, pas simplement un bout de décor. Peu importe le rôle, il compte. Et il est possible d'imaginer les sentiments de tous. Des cardinaux, au laquais. C'est aussi magnifique que submergeant. Amal Ayouch a bien raison, nous avons nous aussi vécu cette Vie, et je me demande si c'eût été possible seulement par la lecture de ces scènes, et de toutes les pièces qui suivront.



Chloé PrévotEAU - 22 ans

La vie de Galilée – Scène IV.

Ironie du sort, c'est celle que je connais par cœur, celle dans laquelle j'ai interprété le cardinal Bellarmin au côté de Inas, jouant elle le cardinal Barberini. Un binôme cruel et sans merci, semblable à celui des hypocrites mathématiciens et philosophes de la scène II, interprétés par Mariam et Ben.

Je dois dire que quand j'ai vu ce qu'était le sujet de cet écrit, je l'ai d'abord mis de côté. Cette pièce représentait alors plus une date butoir et fatidique pour laquelle il fallait que j'arrive à prendre possession d'un personnage qu'une curiosité à exploiter. Aujourd'hui, après la résidence avec Amal Ayouch début avril, et ce semblant de représentation finale que nous avons donné, j'ai l'impression d'avoir bien mieux compris, de pouvoir en donner une analyse plus approfondie.

Bellarmin et Barberini donc, éléments centraux de la scène, représentants du pouvoir suprême de l'époque : la religion catholique. Et les voilà qui commencent, marchons avec notre temps, Barberini. Ne nous déplaisent que les théories qui démentent l'écriture. Les mots sont posés en un temps record, dès la première réplique de Bellarmin. L'autorité, la censure, l'acceptation d'une seule et unique vérité, celle de l'Eglise. Le reste n'est que fioritures. Enfoncer le clou, marquer le coup. Et c'est l'illustration même du fonctionnement du monde en ce temps, et peut-être toujours au nôtre.

Qu'en est-il de Galilée ? Cet homme usé mais toujours debout, qui veut croire qu'il peut vaincre, qu'il peut convaincre. On aurait tendance à le prendre en pitié, à compatir avec son combat. C'est ce que j'ai pensé à la lecture, pauvre monsieur, il ne se rend pas compte que son combat est vain, il ne sait même pas que plus tard, son travail aura un poids. Mais en le voyant sur scène, en voyant l'appropriation du texte par les participants, j'en lis aussi une autre facette. Celle d'un homme qui a un but, et qui dénigre tous ceux qui ne veulent pas l'écouter. Voyez le début de la scène, avec les deux secrétaires. Ces pauvres personnages, aussi petits d'esprits soient-ils, ne font que jouer dans leur coin. Galilée aurait pu venir, en douceur, leur expliquer qu'il existe d'autres méthodes de jeux, qui permettent plus de liberté. Mais dans son combat pour le savoir et la reconnaissance, il oublie que la société de l'époque est encore loin de tout cela. Étriqués, étriqués, leur dit-il, mais pourquoi ne les accompagnent-ils pas dans cette découverte plutôt que de les critiquer pour ce qu'ils ne connaissent pas encore ?

Cela m'amène à réfléchir sur la capacité d'un peuple à accepter le changement, les nouvelles idées. Il est parfois bien difficile de se dégager du carcan dans lequel on nous enferme depuis la naissance.

Mais enfin, ce n'est qu'un passage de la scène, et il faut bien avouer que ce pauvre personnage fait de la peine et invoque la pitié du spectateur tout du long. Coûte que coûte, il lutte pour ses idées. Et coup sur coup, il se prend des murs. Face au bloc puissant de l'empire de l'Eglise catholique, Galilée n'est qu'une petite chose qu'il leur est facile d'anéantir. Preuve en est qu'il finira par renoncer publiquement à ses idées. Dans cette scène, on lui coupe la parole, on se moque de lui, on lui pose des questions pour ne faire qu'user de ses réponses contre lui, on se ligue entre puissants pour écraser les faibles. Avec lui c'est terrible, il veut en toute innocence imputer à Dieu les pires bêtises en matière d'astronomie, à quoi bon l'écouter, on sait déjà ce qu'il va dire, et ça ne nous plaît pas. Ont-ils raison ou ont-ils tort ? La réponse n'est pas si facile si on se replonge dans le contexte de l'époque. Il est bon de se rappeler que personne n'est tout blanc, ou tout noir.

Au passage, je me dis que j'aurais compris beaucoup plus de choses si, au lycée (l'endroit où l'on m'a fait découvrir d'autres écrits de ce type), il nous avait été proposé de les interpréter. Mais je ne peux blâmer le manque de courage de mes professeurs à s'attaquer à une telle tâche en repensant à la vivacité digne d'un demi-mollusque de mes camarades et moi-même à cet âge-là. Toujours est-il que je garde l'idée en tête. Proposer aux jeunes avec qui je travaille en séjour de vacances de monter une pièce de théâtre. Eux qui ont tant de choses à dire et qui ne trouvent parfois pas les mots, cela pourrait être un moment magique.